

Elaine Louis - Combat

Suzanne et les Croutons

10.7.10

Comme s'ils n'étaient là, depuis toujours, qu'afin de se tenir au plus près et de la contempler, elle, la chaste Suzanne, du fond de leur impotence et de leur nullité, offrant d'ombre de leur désir et son vide derrière le souvenir, on les avait rassemblés, formant chapitre d'hôpital général, section des vieux Croûtons, dans la grande maison du bord de l'eau, ~~sur~~ <sup>au</sup> bord de l'eau, intitulée Clinique du Confluent. Et ils savaient qu'ils n'en sortiraient pas, sinon les fiévreux devant, et que c'était la dernière étape, la dernière pause avant la fin des travaux — le jour quasi ils pouvaient se dire que tout était permis, dans l'absence de tout autre de leur attente. Aussi leur négligence à se présenter correctement était totale. La plupart avait renoncé à la toilette matinale : ils ne se rasaient plus, ils ne se peignaient plus, ils avaient cessé même de lever les extrémités exposées de leur corps. Ils arboraient des mines trumantes, tantôt épanouies en faces rubicondes, tantôt décharnées, creusées et torturées en lames et lamelles de peau grisâtre et hirsute. A toutes les heures du jour ou de la nuit, ils aplanissaient leur gueule contre les parois de verre du long couloir par lequel passait bientôt Suzanne, selon les obligations obscures de son ~~travail~~ service. Ils s'appliquaient, dans le vide de toute raison, à mimander à son intention, inventant des mimiques exclusives,

surannées et déplacées, plutôt faites pour évoquer les puissances infernales que pour séduire la vierge des vierges : ainsi quand ils aggravaient ~~leur~~ le sourire de leur bouche édentée en tirant sur les commissures des lèvres, ou quand ils laissaient pendre leur langue, comme de chiens assouffés, ou encore lorsqu'ils mimaient, d'une main tremblante et approximative, les gestes d'une cerise obscure, tellement appliquée, tellement persévérante dans son illusion fantasmatique, qu'ils s'en tiraient des larmes à la surface de leurs yeux chasteux. Et l'absence de toute retenue l'oubli de toute pudeur faisait que bon nombre de croûtons se complaisaient dans un état de nudité plus ou moins complet. Par les jours les plus chauds, par les nuits les plus étouffantes, ils faisaient économie de pantalons et exhibaient sans gêne leurs génitaires pantelantes. Ils se grattaient, là-dedans, sans vergogne et remifflaient le bout de leurs doigts. Il n'en était pas un qui n'eût rêvé, d'aborder Suzanne avec un tel bouquet et qui n'eût songé, jusqu'à l'hallucination, que la madone saurait bien relever les ruines, ranimer la flamme, tendre le nerf que le vie avait définitivement épuisé. Quelques croûtons, parmi les plus débiles, s'illusionnaient au point de traquer leur main pour celle de Suzanne, et c'était avec celle-là qu'ils s'occupaient leur temps à se masturber, les yeux clos, le souffle court, sans autre effet que ramollir de très mou jusqu'à annihilation. D'autres restaient assis, immobiles, au pied de leur lit, la braguette ~~abaissée~~ <sup>baissée</sup>, le regard perdu dans le vague, les lèvres baveuses, agitées d'une parole insonore : ils attendaient. Ils ne savaient plus ni le jour ni l'heure, ils s'étaient égarés

du temps, ou peut-être était-ce le temps qui les avait quittés. A présent, ils connaissaient la solitude insupportable que rien ne remue plus, si ce n'est la permanence intérieure d'une vision élaborée et mûrie dans les basses fosses du désir, celle d'une femme superbe, en toute puissance de chair, les cuisses ouvertes comme des bras. Ils attendaient Suzanne, ils se la murmuraient silencieusement au fond d'eux-mêmes, ils se la créaient en fôte unique d'attraction et de fixation, en feu central de ravage et anéantissement. Une ardeur intense les consumait. Leur corps était inondé de sueur. Ils sentaient la sève mâle fermentée et fêlée. Leur bouche, cependant, d'animal fournisseur et jouisseur, s'appliquait en rière à des malaxages, à des lâchages et des suctions dont l'inaccomplissement remplissait la durée. Ces Croutons que l'on eût pu croire prédestinés à la mystique se préparaient entièrement à la survenue de la femme — lorsque Suzanne, ayant poussé la porte qui séparait le jour de la nuit, viendrait à eux, plongerait sa main dans leur bras et en ferait jaillir l'ordre de vie. Alors, l'abolition de la résurrection éclaterait dans les cœurs et, aussitôt retrouvée la voie du chant, fuserait de toutes parts, salvant et célébrant l'éternel retour du printemps.

Quelques autres, parmi la population de Croutons encasernée ici, à la Clinique du Confluent, offraient en spectacle une nature plus triviale, calculatrice et pragmatique. C'était une bande de compères, ci-devant chauds lapins, à présent frappés, comme les autres, par le mal d'impotence. A la manière de <sup>des</sup> grands malades ou grands infirmes qui tirent vanité de leur indigence physique et se tiennent au premier rang de la foule, lorsqu'est annoncée la venue de quelque thaumaturge, aux miracles assurés, ceux-là encadraient la porte d'entrée du grand hall de l'établissement, que Suzanne devrait nécessairement franchir aussitôt qu'elle arriverait. Ils étaient entièrement nus, exhibant leurs loques sexuelles, mais comme ils n'avaient rien oublié des bonnes façons de leur passé de séducteurs et qu'ils connaissaient bien le langage des fleurs, ils tenaient figurés, dans la petite fente de leur verge, la tige d'une fleurlette extasiée, un oillet de poète, une jeune marguerite, un bouton d'or, et ils avaient disposé des brèves de verdure tout autour, subtilement attachées aux poils du pubis. Ainsi ornés, ils se donnaient l'air des vicilles diables des jardins et bosquets d'autrefois. Mais naturellement, cette opération de fleuriste, ramenteur de belles, n'avait rien de flamboyant.

Toujours de sa garniture, le sexe n'en était pas moins ~~différent~~ <sup>différent</sup> de tout allant. La saison restait au plus morne, dans le mensonge du jardin. Cependant les ex-ripailleurs, gourmands de viandes féminines, en imposaient à tous les autres. Suzanne, comme toutes les filles, savait flatter, comme d'un bijou, d'un colifichet, d'une gâterie originale et elle aurait sur eux, les premiers, le geste qui réveille les morts. Si son fleuve devait s'épuiser bientôt, au moins en auraient-ils reçu la primauté avec tout son concentré d'énergie. Ils attendaient, ils campaient, ils montaient la garde, <sup>leur vigilance</sup> ~~leur vigilance~~ diligente mais le pied encore ferme. Leur imagination était restée chaude. Sans que leur chair fût même en état de frémir, ils se voyaient encore en galants verdoyants, assés aux charmes dévoilés de la femme. Cette Suzanne que personne n'avait vue mais qui occupait les recules inaccessibles du désir, en une attente infinie, ils en percevaient déjà les formes saines et bien remplies, les seins peissants, le ventre épanoui, la toison abondante. Celle qui, assurément, se préparait à surgir, ne pouvait que s'abandonner au culte dont elle faisait l'objet, dans ce dernier carré de vieux mâles d'faits et rassés - Croûtons balayés parmi les stérilités de la vie. Il y avait de l'imploration dans leur mémoire élimée, entre inertie flasque et trémulation d'impuissance chatouillée, cela n'avait pas de voix, pas de mots, mais des soupîrs s'agglutinant autour d'une seule image : d'une femme nue, en toute beauté, offerte au monde pour la

résurrection de la chair et le salut des agonisants. Ce fantôme du cœur et des sens, remonté de la plus profonde nuit des aspirations des mâles, allait s'incarner enfin, c'était sûr, depuis plus de quatre mille ans qu'on l'attendait promis par les prophètes et les poètes, et ce serait dans le corps de Suzanne, selon l'abondance de ses grâces et la générosité de son sexe. Tous les Croûtons partageaient cette évidence au-dedans, comme une révélation qui n'appartenait qu'à eux.

*Claude Louis-Combet*

**Suzanne** *E* **les Croûtons**

*L'Atelier contemporain*  
*François-Marie Deyrolle éditeur*

**L'auteur de *Suzanne et les Croûtons***

**(né à Lyon en 1932) affiche un goût aussi pervers que naturel pour les fictions nourries de réminiscences religieuses, de légendes mythologiques ou hagiographiques ou encore de singularités mystiques trempées de psychopathologie.**

**Cela a commencé avec *Marinus et Marina* (1979) et s'est poursuivi dans *Mère des croyants* (1983), *Beatabeata* (1985), *L'Âge de Rose* (1997), *Passions apocryphes* (1997), *Les Errances Druon* (2005), *Gorgô* (2011). L'écriture, résolument à l'écart des modes et des écoles, s'efforce de rejoindre un certain noyau d'expérience intérieure où prennent vie et forme les contradictions de l'existence aux prises avec le Sacré.**

*C*omme s'ils n'étaient là, depuis toujours, qu'afin de se tenir au plus près et de la contempler, elle, la chaste Suzanne, du fond de leur impotence et de leur nullité, offrant l'ombre de leur désir et son vide derrière le souvenir, on les avait rassemblés, formant chapitre d'hôpital général, section des vieux Croûtons, dans la grande maison du bord de l'eau, ou bordeleau, intitulée Clinique du Confluent. Et ils savaient qu'ils n'en sortiraient pas, sinon les pieds devant, et que c'était la dernière étape, la dernière pause avant la fin des travaux – ce pour quoi ils pouvaient se dire que tout était permis, dans l'absence de tout au-delà de leur attente. Aussi leur négligence à se présenter correctement était totale. La plupart avait renoncé à la toilette matinale : ils ne se rasaient plus, ils ne se peignaient plus, ils avaient cessé même de laver les

extrémités exposées de leur corps. Ils arboraient des mines truandesques, tantôt épanouies en faces rubicondes, tantôt décharnées, creusées et torturées en lames et lamelles de peau grisâtre et hirsute. À toutes les heures du jour et de la nuit, ils aplatissaient leur gueule contre les parois de verre du long couloir par lequel passerait bientôt Suzanne, selon les obligations obscures de son service. Ils s'appliquaient, dans le vide de toute raison, à minauder à son intention, inventant des mimiques excessives, surannées et déplacées, plutôt faites pour évoquer les puissances infernales que pour séduire la vierge des vierges, ainsi quand ils aggravaient le sourire de leur bouche édentée en tirant sur les commissures des lèvres, ou quand ils laissaient pendre leur langue, comme des chiens assoiffés, ou encore lorsqu'ils mimaient, d'une main tremblante et approximative, les gestes d'une caresse obscène, tellement appliquée, tellement persévérante dans son illusion fantasmatique, qu'ils s'en tiraient des larmes à la surface de leurs yeux chassieux. L'absence de toute retenue, l'oubli de toute pudeur faisaient que bon nombre de croûtons se complaisaient dans un état de nudité plus ou moins complet. Par les jours les plus chauds, par

les nuits les plus étouffantes, ils faisaient économie de pantalons et exhibaient sans gêne leurs génitoires pantelants. Ils se grattaient, là-dedans, sans vergogne et reniflaient le bout de leurs doigts. Il n'en était pas un qui n'eût rêvé d'aborder Suzanne avec un tel bouquet et qui n'eût songé, jusqu'à l'hallucination, que la madone saurait bien relever les ruines, ranimer la flamme, tendre le nerf que la vie avait définitivement épuisé. Quelques croûtons, parmi les plus débilés, s'illusionnaient au point de troquer leur main pour celle de Suzanne, et c'était avec celle-là qu'ils occupaient leur loisir à se masturber, les yeux clos, le souffle court, sans autre effet que ramollir le très mou jusqu'à annihilation. D'aucuns restaient assis, immobiles, au pied de leur lit, la braguette béante, le regard perdu dans le vague, les lèvres baveuses, agitées d'une parole insonore : ils attendaient. Ils ne savaient plus ni le jour ni l'heure, ils s'étaient évadés du temps, ou peut-être était-ce le temps qui les avait quittés. À présent, ils connaissaient la solitude inaltérable que rien ne remue plus, si ce n'est la permanence intérieure d'une vision, élaborée et mitonnée dans les basses fosses du désir, celle d'une femme superbe, en toute-puissance de chair, les cuisses



*ouvertes comme des bras. Ils attendaient Suzanne, ils se la murmuraient silencieusement au fond d'eux-mêmes, ils se la créaient en pôle unique d'attraction et de fixation, en feu central de ravage et anéantissement. Une ardeur intense les consumait. Leur corps était inondé de sueur. Ils sentaient la sève mâle fermentée et périmée. Leur bouche, cependant, d'animal fouisseur et jouisseur, s'appliquait en rêve à des malaxages, à des léchages et des succions dont l'inaccomplissement remplissait la durée. Ces Croûtons que l'on eût pu croire prédestinés à la mystique se préparaient entièrement à la survenue de la femme – lorsque Suzanne, ayant poussé la porte qui séparait le jour de la nuit, viendrait à eux, plongerait sa main dans leur braie et en ferait jaillir l'arbre de vie. Alors, l'alleluia de la résurrection éclaterait dans les cœurs et, aussitôt retrouvée la voie du chant, fuserait de toutes parts, saluant et célébrant l'éternel retour du printemps.*

*Quelques autres, parmi la population de Croûtons encasernée ici, à la Clinique du Confluent, offraient en spectacle une nature plus triviale, calculatrice et pragmatique. C'était une bande de compères, ci-devant chauds lapins, à présent frappés, comme les autres, par le mal d'impotence. À la manière de ces grands malades ou grands infirmes qui tirent vanité de leur indigence physique et se tiennent au premier rang de la foule, lorsqu'est annoncée la venue de quelque thaumaturge, aux miracles assurés, ceux-là encadraient la porte d'entrée du grand hall de l'établissement, que Suzanne devrait nécessairement franchir aussitôt qu'elle arriverait. Ils étaient entièrement nus, exhibant leurs loques sexuelles, mais comme ils n'avaient rien oublié des bonnes façons de leur passé de séducteurs et qu'ils connaissaient bien le langage*

des fleurs, ils tenaient piquée, dans la petite fente de leur verge, la tige d'une fleurette extasiée, un œillet de poète, une jeune marguerite, un bouton d'or, et ils avaient disposé des bribes de verdure tout autour, subtilement attachées aux poils du pubis. Ainsi ornés, ils se donnaient l'air des vieilles divinités des jardins et bosquets d'autrefois. Mais naturellement, cette opération de fleuriste, rameuteur de belles, n'avait rien de flambant. Pourvu de sa garniture, le sexe n'en était pas moins dépourvu de tout allant. La saison restait au plus morne, dans le mensonge du jardin. Cependant les ex-ripailleurs, gourmands de viandes féminines, en imposaient à tous les autres. Suzanne, comme toutes les filles, serait flattée, comme d'un bijou, d'un colifichet, d'une gâterie originale et elle aurait sur eux, les premiers, le geste qui réveille les morts. Si son fluide devait s'épuiser bientôt, au moins en auraient-ils reçu la primeur, avec tout son concentré d'énergie. Ils attendaient, ils campaient, ils montaient la garde, leur virilité déliquescence, mais le pied encore ferme. Leur imagination était restée chaude. Sans que leur chair fût même en état de frémir, ils se voyaient encore en galants verdoyants, assidus aux charmes dévoilés de la

femme. Cette Suzanne que personne n'avait vue mais qui occupait les reculées inaccessibles du désir, en une attente infinie, ils en percevaient déjà les formes saines et bien remplies, les seins puissants, le ventre épanoui, la toison abondante. Celle qui, assurément, se préparait à surgir, ne pouvait que s'abandonner au culte dont elle faisait l'objet, dans ce dernier carré de vieux mâles défaits et rassis – Croûtons balayés parmi les détritiques de la vie. Il y avait de l'imploration dans leur mémoire élimée, entre inertie flasque et trémulation d'impuissance chatouillée, cela n'avait pas de voix, pas de mots, mais des soupirs s'agglutinant autour d'une seule image : d'une femme nue, en toute beauté, offerte au monde pour la résurrection de la chair et le salut des agonisants. Ce fantôme du cœur et des sens, remonté de la plus profonde nuit des aspirations des mâles, allait s'incarner enfin, c'était sûr, depuis plus de quatre mille ans qu'on l'attendait, promis par les prophètes et les poètes, et ce serait dans le corps de Suzanne, selon l'abondance de ses grâces et la générosité de son sexe. Tous les Croûtons partageaient cette évidence au-dedans, comme une révélation qui n'appartenait qu'à eux.

**U**ne odeur aigrette de sueur et de pissat, mêlée à des relents de graillons et de fruits blets, stagnait dans toute l'étendue de la clinique. Les âmes aussi en étaient imprégnées et laissaient filtrer leur méchanceté. Des Croûtons que la hargne poignait reniflaient leur morve à longs traits, la roulaient dans leur bouche et l'expulsaient avec fracas, sur le sol, sur les murs, parfois sur leurs voisins, en éjaculations verdâtres, épaisses, indélébiles. La territorialité des cracheurs était ainsi marquée et devait être reconnue par chacun. Des agressions éclataient, ici ou là, des prises de gueule, des empoignades, comme entre chiens qui ne se supportent plus... Quand le silence était revenu, dans la longueur des jours que rien ne pressait, et tandis que leurs mains, au bout de leur ventre, roulaient des billes, les vieux se coulaient à nouveau dans

leur rêve de Suzanne. Il en était, des plus élevés d'esprit, de ceux que les expériences de leur vie inclinaient à la réflexion, qui se demandaient sérieusement, et non sans une pointe d'angoisse, si la femme qui viendrait, celle qui en ce moment même, sans aucun doute, s'approchait de la maison, n'apporterait pas, et comme un cadeau de sa beauté, le ferment de la paix perpétuelle. Il n'était pas inepte de penser que le rayonnement de la vierge, toute, elle-même, à son essence charnelle d'offrande gratuite et sans réserve, guérirait tellement de blessures et rassurerait si bien les sexes en leur besoin d'expression, que chacun, pour lui-même et pour le reste du temps, accèderait à la meilleure part de son être et n'ayant, dès lors, plus rien à exiger des autres, se concentrerait sur son pur désir d'absolu – d'où naîtrait, avant le repos éternel, la plus grande sérénité dans la durée. Alors les vieux hommes pourraient regarder autour d'eux. Leur croûtonnerie ne serait plus qu'un vieux souvenir. Chacun comprendrait qu'il n'a, désormais, sous les yeux, ni ennemi ni rival ; qu'il n'est, lui-même, le rival ni l'ennemi de personne. Suzanne serait à chacun. On verrait toutes les chiques, toutes les chiffes, se

*muer en phalles solides et gorgés, et la femme, en son éternité de vulve, s'en pénétrer sans répit, s'en jouir sans exclusive, et sans jamais que le temps ne retombe et que ne se réinstalle l'histoire propice aux rivalités, aux conflits, à la violence injuste et désastreuse.*

*L*a plupart des Croûtons, en dépit de leur impuissance et dans leur impuissance même, étaient restés des hommes de désir. Mémoire et imagination les travaillaient, les agitaient, les nourrissaient de visions impossibles et de sensations inopérantes. Le canal qui relie le cerveau et le sexe traversait les vieillards comme une traînée de feu. Le souvenir de toutes les femmes qu'ils avaient possédées les hantait d'une brûlure étrange, entre extrême douceur, nostalgie de chair chaleureuse et torture de démission, de regret, de solitude et d'abandon – la nuit surtout, entre rêve et insomnie. Couchés dans le lit, la tête sous la couverture, repliés comme des fœtus géants, ils cherchaient le sommeil dans le rappel des autrefois. Leur bouche édentée de sucurs de femmes palpait et mouillait en des fouilles fantasmagoriques de corps absents, leurs mains

**Ouvrage mis en pages par Juliette Roussel,  
imprimé chez Ott, à Wasselonne, en septembre 2013.**

**La vignette reproduite en couverture  
est une création de Vincent Corpet.**

**© L'Atelier contemporain, ISBN 979-10-92444-03-2.**